

cus bientôt que monter passablement à cheval et tirez l'épée d'une façon remarquable, du moins le disait-on, ne constituait pas un avoir exploitable ou productif. On m'avait enseigné les arts d'agrément qui accompagnent d'ordinaire la fortune, mais on avait oublié de m'apprendre à gagner ma vie.

Comme d'un autre côté, mon nom, mal noté à la cour, ne me permettait de solliciter aucun emploi, j'allais, en désespoir de cause, m'engager en qualité de simple soldat, lorsque je reçus du fameux banquier et armateur de Brest, le sieur Cointo, une lettre par laquelle il me priait de me rendre auprès de lui.

Jugez de mon étonnement, quand le banquier, après avoir constaté mon identité, me remit un rouleau de cinquante louis, en me disant :

—Monsieur le chevalier, cet argent m'a été envoyé, à votre nom, des îles d'Amérique. On me charge de vous compter chaque mois une pension de cinquante livres. Or, comme la personne qui m'adresse cette recommandation m'est parfaitement connue et m'offre sous tous les rapports une garantie complète, soyez assuré que votre pension vous sera très-exactement payée au domicile que vous voudrez bien m'indiquer.

Cette offre mystérieuse répugnait à ma délicatesse, je refusai.

—Je vous jure sur mon honneur d'honnête homme et sur le salut de mon âme, me dit l'armateur, que vous pouvez accepter sans crainte : cette pension vient d'un de vos parents et n'a rien de blessant pour votre amour-propre.

En vain je priai, je suppliai même le sieur Cointo de me nommer ce parent, il n'y voulut jamais consentir ; ce secret ne lui appartenait pas.

Peut-être aurais-je dû persévérer dans mon refus, mais que voulez-vous, mademoiselle, j'étais abandonné de tout le monde, si malheureux, la loyauté proverbiale de l'armateur Comte m'inspirait une telle confiance, que je cédai.

Avec mes cinquante louis j'achetai une petite maison solitaire, située à une portée de mousquet du village de Penmark, et je résolus de porter dignement mon abondon, sans jamais descendre jusqu'à faire des avances à une société qui semblait me repousser comme indigne d'elle.

Depuis lors, si ce n'est deux voyages que j'ai faits en Irlande en qualité de volontaire, et pour accompagner un brave capitaine de la marine marchande, de mes amis, je suis resté plongé dans la désolante solitude où vous m'avez trouvé !

Nativa, au début de l'histoire de Morvan, et quoiqu'elle eût sollicité elle-même ce récit, n'y avait apporté qu'une faible attention ; mais à partir du moment où le jeune homme parla du secours si providentiel et si inattendu qui lui était venu des îles d'Amérique, la contenance de la charmante Espagnole changea comme par enchantement : elle pâlit d'une façon visible, ses yeux brillèrent de lueurs étranges, et elle dut, pour ne pas laisser paraître son agitation, comprimer avec ses deux mains les gonflements de sa poitrine. De Morvan, tout entier aux tristes souvenirs de sa jeunesse, ne remarqua par cette émotion, aussi violente que fugitive, car, lorsque Nativa lui adressa de nouveau la parole, sa voix était calme et assurée.

—Mon indiscretion, chevalier, lui dit-elle, m'a mise à même d'apprécier toute la noblesse de votre caractère. Vous avez même oublié d'ajouter, en mentionnant votre solitude, que vous avez su vous venger de l'injustice de la société en exposant et consacrant votre vie à sauver celle des malheureux naufragés ! J'ai appris par les seigneurs de Pennerose le courage et le dévouement que vous montrez pour secourir les navires en détresse !

—J'ai moins de mérite, en agissant ainsi, que vous voulez bien m'en supposer, mademoiselle ; je suis chrétien, et je considère le suicide comme un crime et un péché mortel répondit de Morvan d'une voix sourde et à peine intelligible.

—Et à présent, monsieur, reprit l'Espagnole, quelle nouvelle direction comptez-vous donner à votre vie ?

—A présent, répondit-il en appuyant sur ce mot qui établissait un lien entre la jeune fille et lui ; à présent, mademoiselle, j'attends des ordres, car je ne m'appartiens plus !

—Mais si je vous disais : "Chevalier, je veux que vous réussissiez, que vous deveniez puissant et riche !" Que feriez-vous ?

—Je mettrais à exécution un projet qui depuis longtemps déjà torture mon imagination et trouble le calme de mes nuits ; je m'embarquerais et j'irais chercher sous un ciel étranger la part de soleil que me refuse ma patrie.

—Vous iriez sous un ciel étranger ! Soit ; mais lequel ? l'univers est vaste ; votre pensée ne s'est-elle jamais fixée d'une façon précise sur la terre de vos rêves ?

—Oui, mademoiselle ! cette terre est l'île que vous appelez Hispaniola, et que nous autres Français nous nommons Saint-Domingue !

VI

Cette réponse produisit un effet extraordinaire sur Nativa ; un tressaillement nerveux, qu'elle ne put dissimuler, agita son corps ; ses lèvres se décolorèrent. De Morvan crut un instant qu'elle allait perdre connaissance.

—Au nom du ciel ! qu'avez-vous, mademoiselle ? s'écria-t-il hors de lui et en lui saisissant sans y songer et sans qu'elle s'en aperçut sa main alors moite et humide. Voulez-vous que j'appelle, que j'aille chercher du secours ?

—Non, je vous remercie, ce n'est rien, une faiblesse passagère, je me sens mieux. Ainsi, monsieur de Morvan, c'est, dites-vous, ajouta vivement Nativa en reprenant la conversation, à Hispaniola que vous voudriez vous rendre ?

—Oui, mademoiselle, à Saint-Domingue.

—Singulière chose que la destinée ! s'écria l'Espagnole avec une exaltation qui fit tressaillir de Morvan de surprise. Comment nier la fatalité et révoquer en doute les desseins de la Providence lorsque des faits aussi extraordinaires que ceux qui m'arrivent, viennent ainsi répondre à mes plus secrètes pensées ? Un naufrage m'éloigne de Brest, me jette sur une plage déserte de Bretagne ; je me désespère du retard qu'apporte cet événement à l'accomplissement de mes projets, et voilà que sur cette plage ignorée, je trouve ce que j'aurais peut-être vainement cherché ailleurs. Ah ! monsieur de Morvan, poursuivit la jeune fille dont l'exaltation croissait de plus en plus, oui, je crois à présent que nos deux destinées devaient se reconstruire et que nous sommes appelés à nous revoir !

—Que Dieu vous entende ! mademoiselle, répondit le gentilhomme aussi étonné que joyeux. Mais, de grâce, expliquez moi, je vous en supplie, comment mes paroles ont pu vous causer une aussi violente émotion.

—Monsieur de Morvan, le dévouement obéit mais n'interroge pas, dit Nativa en affaiblissant par un charmant sourire ce que ces paroles avaient de dur et de déplaisant en elles-mêmes.

—Vous avez raison, mademoiselle, répondit le Breton avec simplicité.

Un léger silence interrompit pendant quelques secondes la conversation des deux jeunes gens : ce fut Nativa qui le rompit la première :

—Monsieur de Morvan, dit-elle, s'il vous fallait vous mettre demain en route pour accomplir un long voyage, ne seriez-vous pas arrêté par le manque d'argent ?

—Je possède quelques économies, répondit le jeune homme en rougissant.

—Oui, des économies bretonnes, c'est-à-dire quelques centaines d'écus ?

—Beaucoup moins que cela, mademoiselle.

—Alors permettez-moi...

(A suivre)